

Le temps

Je fus demain, je serai hier....Qui suis-je ? Aujourd'hui

Hier est derrière, demain est mystère et aujourd'hui est un cadeau, c'est pour cela qu'on l'appelle présent.

Il est impossible de définir le temps dans ses trois dimensions (passé, présent et avenir) ; définir le temps, ce serait dire : « le temps, c'est... ». or, on ne peut demander ce qu'est le passé (qui n'est plus) ou l'avenir (qui n'est pas encore) : seul le présent est, mais le présent n'est pas la totalité du temps. Plus qu'une chose à définir, le temps est la dimension de ma conscience, qui se reporte à partir de son présent vers l'avenir dans l'attente, vers le passé dans le souvenir et vers le présent dans l'attention (saint augustin).

En quoi la conscience est-elle temporelle ?

Husserl montre comment la conscience est toujours **conscience intime du temps**. Si je regarde à l'intérieur de moi, je n'y trouve pas une identité fixe et fixée d'avance, mais une **suite de perceptions** sans rapport entre elles (le chaud puis le froid, le dur puis le lisse par exemple). C'est alors la conscience du temps qui me permet de poser mon identité : la conscience du temps me permet de comprendre que dans cette suite de perceptions, ce n'est pas moi qui change, mais c'est le temps qui s'écoule.

Mon identité est donc de part en part temporelle. Surtout, la perception suppose que ma conscience fasse **la synthèse des différents moments perceptifs** : j'identifie la table comme table en faisant la synthèse des différentes perceptions que j'en ai (vue de devant, de derrière, etc.). Or, cette synthèse est temporelle : c'est dans le temps que la conscience se rapporte à elle-même ou à autre chose qu'elle.

Dans de nombreuses langues (la langue étant souvent considérée comme le reflet de la conscience), on distingue un temps passé n'ayant aucun lien avec le présent, et un temps passé dont l'action est liée au présent. Par exemple : je partis (passé simple) et je suis parti (passé composé). En anglais : I left, I was leaving)

Le temps est une évidence et un mystère : chacun l'expérimente, nul ne peut le saisir.

Sans le temps, rien ne pourrait rester, passer, durer, ni même s'anéantir. Etre, c'est être dans le temps, puisque c'est continuer ou cesser. Il faut que le temps soit, puisque rien sans lui, ne pourrait être. Mais qu'est-il ?

Ce que nous appelons le temps, c'est d'abord la succession du passé, du présent et de l'avenir. Mais le passé n'est pas, puisqu'il n'est plus. L'avenir n'est pas non plus, puisqu'il n'est pas encore. Quant au présent, il semble être qu'en tant qu'il ne cesse de s'abolir. « Il n'est qu'en cessant d'être », écrit Saint Augustin, c'est-à-dire la disparition de l'avenir dans le passé. Entre les deux, un passage, insaisissable, mais inconsistant. Pourtant, le présent s'abolit toujours dans

le passé, sans disparaître jamais, puisqu'il continue. On ne peut sortir du présent, ni du réel, ni du temps. Rien n'arrive que le présent.

Se demander si le temps n'est qu'une dimension de l'existence, c'est donc questionner la nature du temps lui-même, pour dépasser l'approche descriptive première selon laquelle le temps consiste dans l'articulation du passé, du présent et de l'avenir, caractérisée par la continuité, la succession, et l'irréversibilité. Le temps se définit alors comme l'ordre des successions qui n'a de sens qu'à partir des variations de ce qui existe effectivement. Ce qui existe devient autre, à l'instar du bourgeon qui, devenant fleur, ne fait que s'accomplir.

Quel lien entre le temps et la perception de notre existence ?

Non seulement le temps place notre existence sous le signe de l'irréversible, mais il éveille en nous la possibilité d'une **conscience morale** : je me reproche mon passé parce que je ne peux rien faire pour annuler les erreurs que j'ai commises. Parce que le temps est irréversible, je crains mon avenir et je porte le poids de mon passé ; parce que mon présent sera bientôt un passé sur lequel je n'aurai aucune prise, je suis amené à me soucier de ma vie. Selon **Heidegger**, c'est même parce qu'il est de part en part un être temporel que l'homme existe. Les choses sont, mais seul l'homme existe (au sens étymologique) : l'homme est jeté hors de lui-même par le temps. Être temporel, ce n'est donc pas simplement être soumis au temps : c'est être **projeté vers un avenir**, vers du possible, avoir en permanence à se choisir et à répondre de ses choix (ce que Heidegger nomme le souci).

Le temps fait-il de la mort notre horizon ?

Si je ne savais pas d'avance que je vais mourir un jour, si je n'étais pas certain de ne pas avoir tout le temps, je ne me soucierais pas de ma vie. Ce n'est donc pas la mort qui nous vient du temps, mais **le temps qui nous vient de la mort** (Heidegger). Je ne meurs pas parce que je suis un être temporel et soumis aux lois du temps, au contraire : le temps n'existe pour moi que parce que la perspective certaine de ma mort m'invite à m'en soucier (inconscients de leur propre mort, les animaux ne connaissent pas le temps). Et comme personne ne pourra jamais mourir à ma place, personne ne pourra non plus vivre ma vie pour moi : c'est la perspective de la mort qui rend chacune de nos vies **uniques et insubstituables**.

Certains scientifiques ont pourtant imaginé que le temps n'est pas forcément linéaire, cette linéarité du temps en conscience étant souvent mis à mal par nos souvenirs du passé ou une vision différente du temps selon les âges de la vie ; un enfant, un jeune adulte et une personne n'ont pas la même notion du temps. Certains moments nous paraissent extrêmement long mais d'autres passent très vite. Cela présuppose que le temps existe avant tout en conscience, à travers la perception de l'homme. La conscience est une instance psychique de relation de soi à soi (conscience de soi), de soi à autrui (conscience d'autrui), de soi au monde extérieur ; par-delà les inévitables changements ponctuels, elle tisse des liens entre états distincts d'un même objet, ce qui procure au sujet, à autrui et au monde, une unité et une permanence dans le temps.

L'existence présuppose le temps, quelle que soit la forme d'existence envisagée. À titre d'exemples, la roche et l'homme existent, certes selon des modalités spécifiques, mais ces deux existants relèvent cependant de la catégorie de la « réalité empirique » au sens où, comme corps (inerte pour la première, animé pour le second), ils apparaissent dans le champ de l'expérience la plus familière dans la mesure où, étendus en longueur, largeur, et profondeur, ils occupent un certain espace, mais évoluent également dans le temps (la roche subit une certaine érosion, et des rides apparaissent progressivement sur le visage).

Mais ne puis-je pas tirer mon existence de la pure pensée, sans du tout faire référence à la présence de mon corps ? Tel est le cheminement de Descartes dans les *Méditations métaphysiques*. Pour lui, alors que le corps reste objet de doute, il faut « tenir pour constant que cette proposition, je suis, j'existe, est nécessairement vraie, toutes les fois que je la prononce ou que je la conçois en mon esprit ». Autrement dit, alors que l'existence comme réalité empirique est momentanément neutralisée, s'affirme l'existence de la seule pensée qui, comme le souligne Descartes, est bien une existence située dans le temps : « Je suis, j'existe : cela est certain ; mais combien de temps ? À savoir, autant de temps que je pense » Dès lors, il semble bien que ce qui existe, qu'il s'agisse de la réalité empirique ou de ce que Descartes appelle la « chose qui pense », existe dans le temps.

Le passé existe, mais pour autant que quelqu'un présent s'en souvienne. Ce souvenir n'est pourtant pas le passé, c'est une trace du passé dans le présent, c'est son évocation qui fait partie du présent. Paradoxalement, le passé existe parce qu'il n'est pas passé puisque le présent l'évoque. Cependant, le passé existe aussi au-delà de notre conscience, ce qui a eut lieu reste vrai, et le reste indéfiniment, mais si personne aujourd'hui ou demain en s'en souviens.

L'avenir est incertain. Si l'avenir existait, il ne serait pas à venir, il serait du présent. Il est ce qu'il est à condition de n'être pas. L'espérance, l'attente, l'imagination n'existent qu'au présent.

Dans son *Essai sur les données immédiates de la conscience*, Bergson oppose **durée de la conscience** et **temps scientifique** : « Si tous les mouvements de l'univers étaient uniformément accélérés, bien mieux : si, à la limite, une rapidité infinie resserrait le successif dans l'instantané, aucune formule scientifique ne serait modifiée. Cette situation fictive fait bien sentir que le temps de la science n'est pas celui de l'existence. Qu'est-ce donc alors que ce temps de l'existence ? C'est le temps vécu et, comme tel, donné là où il est vécu, dans la conscience. Pour Bergson, les aiguilles qui bougent, ce n'est qu'un morceau du présent : ce n'est pas du temps, c'est de l'espace. Seul l'esprit, qui se souvient de leur position passée, qui anticipe leur position à venir, peut y lire une durée. Supprime l'esprit, il ne resterait qu'un présent sans passé ni futur : il ne resterait que la position actuelle des aiguilles, il ne resterait que l'espace. Mais l'esprit est là, puisque la mémoire est là, puisque le corps est présent et se souvient du passé et anticipe l'avenir. Ce n'est plus de l'espace, c'est de la durée. Ce n'est plus du mouvement, c'est de la conscience. Ce n'est plus de l'instant, c'est de l'intervalle. C'est pourquoi nous pouvons mesurer le temps (peux-tu mesurer le présent ?) et que ce dernier s'oppose à l'éternité (qui serait un pur présent, sans passé ni futur).

Mais si le temps existe à travers notre conscience, est ce que le temps fait aussi partie du monde, de la nature, de la réalité en soi ? Ou bien n'existe-t-il que pour nous, que pour notre conscience, que subjectivement ?

Il se peut que les deux existent. D'une part le temps objectif, le temps du monde ou de la nature, qui est un perpétuel maintenant et qui est indivisible ; d'autre part le temps de la conscience qui est la somme d'un passé et d'un avenir. On peut appeler le premier la durée, le second le temps. Mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit de la même chose considéré de deux points de vue différents. **Le temps est la mesure humaine de la durée.** Bien qu'il soit lié à la conscience, dont lié à notre subjectivité, le temps existe cependant en dehors de la conscience, sinon comment aurions pu advenir dans le temps ? Par conséquent, par-delà la question de savoir quelle est celle de ces deux notions qui est une dimension de l'autre, temps et existence sont corrélatifs, ou désignent plutôt deux modalités inséparables.

On sait cependant depuis Einstein que le temps objectif n'existe pas. Alors que Newton croyait est un temps absolu et universel, Einstein a su démontrer que le temps dépend de la vitesse et de la lumière et que le temps est par conséquent une valeur relative. Cependant, le présent reste la seule temporalité accessible à l'existant.

Le temps de l'existence est donc radicalement différent de celui que la mécanique et la physique mathématique ont rendu mesurable par une abstraction qui le vide de tout devenir, concrètement incompressible et inextensible (...)

La « durée pure » est la pensée hors mesures de la continuité du même phénomène évolutif. Elle suppose quelque chose qui assure la continuité entre les états successifs, qui est, pour Bergson, la conscience de l'observateur, qu'il appelle « intuition » parce qu'elle se perçoit non par la projection de l'évolution du système décrit sur un référentiel spatial mais par une pensée inséparable de son objet : « Je saisis simultanément que je pense en durée et que je suis en durée », ce qui fera dire à Henri Gouhier « la conscience de durer est durée de la conscience ».

Dans la relation entre l'homme et le temps, qui est l'objet et qui est le sujet ? Pour Bergson, « nous éprouvons une incroyable difficulté à nous représenter la durée dans sa pureté originelle ; et cela tient, sans doute, à ce que nous ne durons pas seuls : les choses extérieures, semble-t-il, durent comme nous, et le temps, envisagé de ce dernier point de vue, a tout l'air d'un milieu homogène ». Mais il convient de lutter contre cette difficulté, car le temps comme réceptacle constitué accueillant ensuite des existants d'emblée inertes est une représentation simpliste : « Il y a des changements, mais il n'y a pas, sous le changement, de choses qui changent : le changement n'a pas besoin d'un support. Il y a des mouvements, mais il n'y a pas d'objet inerte, invariable, qui se meuve : le mouvement n'implique pas un mobile ».

Enfin, on se qui concerne Dieu et la notion du temps, Dieu par définition est éternel, c'est-à-dire non soumis au temps. Pour Wittgenstein, le concept d'éternité n'est pas celui d'une durée infinie mais l'intemporalité. Celui qui est éternel est celui qui sait s'inscrire pleinement dans le présent. Le présent est le seul lieu de l'action.

Par conséquent, on ne peut manquer de temps, puisque l'on vit toujours au présent. Le temps qui manque, c'est presque toujours l'avenir (lorsqu'on a plus de temps devant soi), parfois le passé (appelé nostalgie, c'est-à-dire le manque de ce qui fut), mais jamais le présent, qui est toujours là. Paradoxalement, le présent ne cesse jamais ni ne commence. Il demeure et change, il dure et se transforme, et il ne peut changer ou se transformer que parce qu'il dure et demeure.

Vivre au présent ne correspond pas au fait de vivre dans l'instant. Ce serait renoncer à la mémoire, à l'imagination, à la volonté. Comment penser sans se souvenir de ses idées ? Aimer, sans se souvenir de ceux qu'on aime ? Vivre au présent c'est durer, c'est persister, puisque c'est grandir ou vieillir. Penser c'est créer, vivre c'est agir.

Exister, c'est donc être soi en étant paradoxalement hors de soi ; exister, c'est donc se devancer, dans l'ordre de la considération de l'avenir, autrement dit : transcender, au sens de pouvoir dépasser l'enfermement dans le présent. Par conséquent si, parce qu'elle est effective, l'existence désigne plus que le simple possible, elle est néanmoins par principe toujours en train d'anticiper son avenir comme possibilité ouverte. Dès lors, précisément parce que l'existence est irréductible à une simple juxtaposition de faits bruts au vu de son sens toujours temporel, le temps, lui non plus, n'est pas une réalité statique, mais un processus de temporalisation. Par cette expression, il faut comprendre la façon propre à la conscience non de subir le temps mais de l'articuler, certes de manière personnelle, à la manière de l'enfant impatient lors de la veillée de Noël mais, plus profondément, en fonction de la perspective de la mort, afin d'organiser l'existence. Comme réduction au néant, la mort est l'impossibilité de la possibilité : elle est la cessation absolue de toute forme d'acte et de pensée. Mais cette impossibilité de la possibilité est « à exister », c'est-à-dire : à devancer, au présent, dans l'existence même pour autant qu'elle est soucieuse de l'avenir.

Annexe : La mesure du temps

En physique, Ce qui unifie espace et temps dans une même [équation](#), c'est que la mesure du temps peut être transformée en mesure de distance (en multipliant t , exprimé en unités de temps, par c la célérité de la lumière dans le vide), et t peut donc de ce fait, être associé aux trois autres coordonnées de distance dans une équation où toutes les mesures sont en unités de distance. En ce sens on pourrait dire que le temps, c'est de l'espace !

La division du jour en unités précises est d'origine égyptienne et chaldéenne, du temps de Babylone. Les premiers divisèrent le jour en 24 parties, 12 pour la nuit et 12 pour le jour. Les seconds divisaient leur journée en soixante parties comme dans les calendriers védiques de l'Inde ; à partir du VII^e siècle av. J.-C., les Babyloniens ont emprunté à l'Égypte la division de leur journée en douze parties. De nombreux peuples ont par la suite défini leur notion d'heure en découpant en douze parties ces deux périodes de durées variables selon les saisons.

L'invention de la minute et de la seconde serait également d'origine babylonienne, même s'il est très improbable qu'ils aient été capables de se situer dans le temps avec une précision supérieure à quelques dizaines de minutes.

Les Égyptiens de l'Antiquité utilisaient un découpage de la nuit en 12 heures. Car, la nuit, ils tenaient compte des étoiles pour déterminer le début des offices. Certaines nuits d'été, seules douze étoiles se levaient à l'horizon. Par la suite, ils ont aussi divisé le jour en 12 heures ; suivant les saisons, ces heures étaient plus ou moins longues. On peut penser que faire 12 subdivisions permettait de diviser facilement la journée en tiers, en quarts ou en sixièmes. De plus, douze était déjà utilisé pour subdiviser l'année en mois ou lunaisons, par observation des cycles lunaires au cours de l'année.